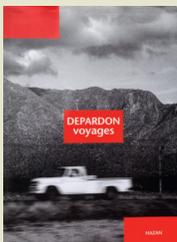




BRÈVES

AU HASARD DE MA BIBLIOTHÈQUE

Autant le dire de suite : il faut un jour sortir de Raymond Depardon. Non par mépris, bien sûr, mais pour se prémunir du vertige, tant cet homme, obsédé par la perte et l'enregistrement, peut faire image de tout ce qui passe devant ses yeux, de tout ce qui fuit, de tout ce qui disparaît : de chaque instant. Mais d'abord il faut y entrer. Par exemple par ses *Voyages* (Hazan, 1998), un livre où il met de l'ordre dans quarante ans d'archives rapportées des quatre horizons. C'est ici que je me suis posé ma première vraie question sur l'image, face à celle des toilettes de Géo à New York : pourquoi est-ce une photographie ? Longtemps je n'ai pas su. Aujourd'hui, j'ai une petite idée. Dans l'entretien ouvrant le livre, Depardon dit, s'agissant non d'une image particulière mais de sa présence au monde : « *J'étais là, j'ai fait cette photo, c'est comme ça.* » Voilà une piste de réponse. C'est un livre qui résiste au temps car ce qu'il cherche dans l'ailleurs, ce n'est pas la différence mais la continuité de l'humain. On peut le lire pour la beauté des photographies, ou comme un chemin possible sur la terre impossible du voyage.



ALTERNATIVES MATÉRIELLES

Vous souvenez-vous des albums photo ? Il y a peu, j'ai tiré en petit une série d'images de ma



filles que j'en avais assez de ne voir que sur écran. Je les ai rangées dans une jolie boîte, qui désormais m'accompagne partout. Je la montre dans les villages. J'ai choisi une boîte, mais une pochette en plastique ou un carnet fait aussi bien l'affaire. Ce qui compte, c'est d'avoir quelque chose que l'autre puisse toucher. Partageant ces images de vos proches, vous n'êtes plus uniquement un étranger de passage, vous êtes une maman, un papa, une sœur, un fils, ce que chacun sur terre est ou sera un jour, qui avez pris le temps de préparer cet instant d'échange. C'est là que le voyage a lieu.



CHEMIN ÉLARGI EN PISTE POUR JEEPS ENTRE TUMLINGTAR ET KHANDBARI, DISTRICT DE SANKHUWASABHA, NÉPAL, 2007.

© F. LECLoux

La vitesse ? La lenteur

Autrefois, je voyageais vite. Longtemps, mais vite. Et je photographiais dans le même mouvement, presque sans m'arrêter, cherchant à valider en hâte une vision de l'ailleurs contractée dans les livres. Et comme ça, j'ai cueilli pendant des années, d'horizon en horizon, de visage en visage, une collection d'images vite faites ne disant rien d'autre que l'opiniâtreté de mon empressement et la vanité de ma quête. Jusqu'au jour où je fis connaissance avec l'ennui du voyage et de la photographie. De cet ennui, deux rencontres me sauvèrent : Nicolas Bouvier, qui m'apprit à voyager lentement, et Lise Sarfati, qui m'apprit à photographier lentement.

Dans leur lenteur, j'ai découvert la liberté de la rigueur, la souveraineté de l'obsession et la concision du geste. La photographie devint pour moi un outil de compréhension du monde et d'expression d'une pensée sur le monde. Elle s'organisa selon des codes auxquels je n'ai dérogé depuis qu'à reculons : frontalité, orthogonalité, centrage du sujet, pleine profondeur de champ, lumière naturelle, Leica M6, 35 millimètres... Creuser la banalité du quotidien, questionner les objets usuels, ne recourir au paysage qu'avec sobriété, ne photographier l'autre qu'après un long moment de vie commune, si possible en intérieur, en pose lente, au trépied, à une distance me permettant de l'inscrire dans son espace familier.

Parfois pourtant, une image surgit du réel et dicte son propre cours, fulgurant. Elle me saisit à la gorge, refusant de ne pas être prise. Elle insiste pour faire partie de mon histoire et ne m'octroie pour cela que cinq ou six secondes. Trop peu pour entrer en contact avec ceux dont elle dépend. Toute lenteur est ici caduque. Des codes ? Quels codes ? Je prends l'image. Vite. Par pulsion. Et pour rare qu'il soit, ce genre d'abandon n'est pas sans résultat.

Cela m'est arrivé au Népal, en 2007. Revenant des contreforts du Kangchenjunga, j'étais passager d'une jeep qui branlait sur une piste que j'avais jadis connue chemin. Et soudain les cahots, le vent, le brouillard, les couleurs, les arbres, le souvenir du sentier d'autrefois, les ornières : tout tendit vers une photographie qui clamait son urgence. Impossible de faire arrêter l'automobile pour que cesse de trembler cette image en devenir. Vitesse, ouverture, mise au point : il fallut choisir vite. Je pris deux images. Une seule est lisible. L'instant d'après le paysage était vide.

www.fredericlecloux.com

